



Volume 47, numéro 3, octobre 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/400640ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/400640ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Saint-Pierre, M. (1991). Compte rendu de [GABORIAU, Florent, *Edith Stein, philosophe*]. *Laval théologique et philosophique*, 47(3), 453–454.
<https://doi.org/10.7202/400640ar>

□ comptes rendus

Hans KÜNG, **Pourquoi suis-je toujours chrétien?**
Paris, Éditions du Centurion, 1988, 95 pages
(12.5 × 20 cm).

Dans ce petit livre, écrit sur le ton de la confiance, Küng nous livre ses convictions profondes sur la valeur du christianisme comme «orientation fondamentale capable de répondre aux grandes questions des origines et de la fin, du pourquoi et de la finalité de l'homme et du monde» (pp. 30-31) et capable d'orienter l'humanité dans l'actuelle crise des autorités et des valeurs. Il souligne notamment la radicalité de l'humanisme chrétien en ce qu'il permet d'assumer le paradoxe de l'existence humaine.

Ce faisant, l'auteur nous dit pourquoi et comment il a persévéré dans son attachement à la foi chrétienne malgré toutes les difficultés qu'il a rencontrées. Ce petit livre, très facile à lire, peut être utile à quiconque est tenté de remettre en question son appartenance chrétienne.

René-Michel ROBERGE
Université Laval

Florent GABORIAU, **Edith Stein, philosophe**, Paris,
FAC-Éditions, 1989, 164 pages (14 × 21 cm).

Au carrefour du questionnement philosophique et théologique se tient une femme: Edith Stein. Au départ, elle est juive, suit les cours d'Edmond Husserl et devient son assistante. Puis, un jour, elle devient chrétienne et s'ouvre à la réflexion philosophico-théologique de saint Thomas d'Aquin. Cette situation unique dans l'histoire de la pensée philosophique nous est très bien décrite dans l'ouvrage de Florent Gaboriau.

L'auteur a le mérite non seulement de nous présenter des éléments historiques tout à fait intéressants mais aussi il nous amène à réfléchir sur le sens philosophique du cheminement d'E. Stein. L'ouvrage, principalement dans ses deux premières sections, est d'ordre biographique puisque nous sont présentées

les principales étapes du parcours intellectuel d'E. Stein. Nous constatons que cette femme très attachée philosophiquement à son maître a côtoyé des personnalités reconnues dans le monde intellectuel. Pensons à Scheler, Heidegger, Lipps, Ingarden. Il est intéressant de voir jusqu'à quel point cette philosophe a baigné dans l'univers de la pensée phénoménologique. F. Gaboriau nous montre comment E. Stein a perçu par la suite la nécessité de se détacher de son maître devant certaines insuffisances qu'elle constatait. Nous voyons par là quel intérêt avait la philosophe pour une réelle quête de vérité.

Cette rupture a provoqué beaucoup d'inattendu, en particulier suite à sa conversion, celui de connaître saint Thomas d'Aquin. Le rôle du penseur E. Przywara aura été déterminant à ce propos. Les traductions de s. Thomas qu'il lui propose de faire et même par la suite les études qu'elle mettra par écrit, prendront de plus en plus de place. F. Gaboriau nous amène à découvrir chez cette femme la préoccupation qu'elle avait d'établir le lien entre le domaine de la phénoménologie qu'elle maîtrisait à la perfection et le domaine de la pensée thomiste qu'elle commençait à connaître. Par l'entremise d'E. Stein un dialogue s'instaure entre Husserl et Thomas d'Aquin.

Cette confrontation sera étudiée dans les deux dernières sections: «Appréciation» et «Prolongements». Ainsi, l'ouvrage de F. Gaboriau prend une profondeur nouvelle. Là, l'auteur se coupe des éléments biographiques pour nous plonger véritablement dans une réflexion philosophique. Il nous invite à nous imaginer E. Stein rencontrant à la fin de sa vie E. Husserl. Disons-le franchement, cette rencontre fictive qui nous apparaît étrange au départ est très bénéfique pour l'approfondissement du lien entre la pensée philosophique et théologique. Cependant, il vaut mieux parler ici du lien entre la phénoménologie et le thomisme. Évidemment le nom de Heidegger sera présent au cours de ce débat. En effet, la question ultime de l'être est carrément présentée dans la dernière section «Prolongements». Les chemineurs communs et par la suite divergents de Heidegger et de Stein sont mentionnés par Gaboriau.

Et voilà que la question qui au départ retenait notre attention, qui était implicite et qu'il n'était pas permis de poser se présente ouvertement. En effet, l'ouvrage est habité par une délicate question que nous devons maintenant dévoiler: Edith Stein peut-elle revendiquer l'honneur d'avoir réconcilié la phénoménologie et le thomisme? Il n'est pas difficile de constater que cette question «délicate» est pleine d'ambiguïtés. Ceux qui invoquent sans critique les grands maîtres de la phénoménologie et ceux qui descendent de l'école thomiste pourront être rassurés de constater que Gaboriau répond «non» à cette question. Mais les raisons qu'il invoque ne vont certainement pas dans le même sens que ces partisans. C'est pour cela qu'il faut lire l'ouvrage. Et c'est en cela qu'il faut le tenir pour original. L'auteur n'a pas la prétention de clore ce débat mais plutôt de l'ouvrir sur les bases d'une recherche déjà commencée par E. Stein et qui vaut d'être poursuivie.

Mario ST-PIERRE

Tzvetan TODOROV, **Les morales de l'histoire**. Coll. «Le Collège de Philosophie», Paris, Grasset, 1991, 309 pages (13.5 × 22.5 cm).

Ce livre rassemble une quinzaine de petits textes sur des thèmes que reconnaîtront sans peine les lecteurs récents de Todorov, puisqu'il s'agit d'une série de réflexions sur l'expérience de la diversité des cultures et sur cet «humanisme tempéré et critique» qu'il cherchait à définir dans ses livres précédents. Mais alors que le remarquable *Nous et les autres* (Seuil, 1989), dont nous rendions compte avec enthousiasme dans ces colonnes il y a quelques mois (*L.T.P.*, 1990, no 1), se distinguait par la cohérence de son propos et l'ampleur de sa démonstration sur l'histoire de la pensée française, ce dernier ouvrage est d'un tout autre caractère. Certes on retrouve avec plaisir l'écriture limpide et pédagogique de Todorov, et ses idées maîtresses sur l'éthique de la modération; mais la structure et l'objectif de l'ouvrage sont finalement aussi vagues et incertains que son titre. On doit même se demander si, au fond, le véritable point commun des textes réunis ici serait simplement de n'avoir pas été utilisés dans les livres antérieurs de l'auteur, où ils auraient dû normalement trouver place.

En effet, on voit se succéder des analyses intrigantes mais trop allusives et détachées les unes des autres, sur des auteurs comme De Bonald et Constant, T.S. Eliot et Soljénitsyne, Max Weber et Léo Strauss. Ou encore de séduisantes petites dissertations, par

exemple sur l'histoire de la rhétorique et de l'éloquence à partir de l'utilisation contemporaine du terme «manipulation»; ou sur la genèse de l'idée de tolérance aux XVII^e et XVIII^e siècles et sa pertinence pour nos débats d'aujourd'hui sur le racisme et le sexisme. On trouve aussi la reprise, sous un angle légèrement modifié, des analyses de *Nous et les autres* sur Montaigne et Montesquieu et leurs réactions à la colonisation de l'Amérique. Todorov formule son diagnostic cette fois en termes de «globalisme axiologique et d'atomisme épistémologique» pour le premier, et d'«atomisme axiologique et de globalisme épistémologique» pour le second. Il discerne ainsi dans l'humanisme de Montaigne, qui s'est imposé au fil des siècles comme un idéal de tolérance en France, une tolérance si généralisée qu'elle débouche sur un relativisme extrême où se cache en fait un ethnocentrisme; et cette pensée devient alors, selon Todorov, le «complément idéal des colonisateurs» (p. 77). Le mélange de relativisme et d'universalisme chez Montesquieu, en revanche, évite ces écueils, et si cette pensée ne pouvait sans doute être entendue au XVIII^e siècle, elle révèle magistralement sa portée éthique aujourd'hui avec la fin de la colonisation.

Ces brèves analyses sont stimulantes, comme le sont les deux petits essais placés, assez artificiellement, en introduction et en conclusion de ce volume: sur les rapports de la science et de la morale d'abord, puis sur le rôle des intellectuels, «les taons modernes». Et nous avons apprécié, d'autre part, les évocations par l'auteur de son propre statut de Bulgare émigré en France, qui assaisonnent agréablement ses réflexions sur l'expérience de l'Autre. Mais tout ceci suffit-il pour faire un livre? Disons au moins que Todorov nous avait habitué à mieux; ainsi d'ailleurs que cette nouvelle collection du «Collège de Philosophie» (dirigée par L. Ferry et A. Renaut), dont les premières livraisons avaient pourtant impressionné par leur originalité et leur sérieux.

Philip KNEE
Université Laval

Emmanuel LEVINAS, **Entre nous, Essais sur le penser-à-l'autre**. Paris, Bernard Grasset, 1991, 274 pages (14 × 22.5 cm).

Ce recueil rassemble sous le vocable «études» des articles, des communications, des exposés, des entretiens et des propos qui recouvrent une partie importante de la carrière philosophique d'Emmanuel